NAPOLÉON Ier

Mme DE STAËL ET LES ÉMIGRÉS DE COPPET

SUIVI

DU CHATEAU DE DIVONNE

ET SES ENVIRONS

PAR C. M***

F 2428

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
6 AVR. 1901

GENÈVE
IMPRIMERIE C.-L. SCHOTT, RIVE, N° 10.

1859

II

PERMETTEZ-NOUS encore, cher lecteur, pour terminer notre description, d'emprunter à un célèbre voyageur le récit suivant :

« Peut-être lirez-vous avec quelque intérêt le récit d'une cours de montagne dont je suis revenu, il y a quelques jours, et qui me laisse des souvenirs assez agréables pour que j'éprouve le besoin de vous en faire part. Nyon n'est pas seulement une ville intéressante pour la beauté du site et du climat; c'est aussi pour le

voyageur une station commode, d'où il peut facilement visiter, en des voyages de deux ou trois jours, un grand nombre de lieux admirables, de l'aspect le plus varié. Mais, pour bien jouir de ces beaux paysages, il faut savoir un peu marcher et ne pas être forcé de s'adresser d'abord aux voituriers, qui ne vous éloigneraient pas des routes ordinaires. Si vous partez à pied, vous êtes à peine hors de la ville, que vous trouvez des sentiers, des prairies et des vignes; vous côtoyez le Jura en suivant les sentiers sinueux. Tantôt le Léman disparaît derrière les haies et les arbres touffus; tantôt vous le voyez reparaître à l'ouverture des vallons, mais sous un point de vue toujours nouveau. C'est ainsi que nous avons cheminé de Nyon à Divonne, en traversant plusieurs villages et plusieurs ruisseaux qui portent au Léman leurs eaux non moins pures que les siennes. On s'arrête souvent en chemin, et ce n'est pas toujours de lassitude : c'est qu'on ne peut

s'éloigner des scènes charmantes qui s'offrent à chaque pas, bien qu'on s'attende à trouver tout autre sujet d'étonnement sur ces magnifiques montagnes bleues que la nature a élevées entre la Suisse et la France.

» Le soleil était près de se coucher lorsque nous arrivâmes à Divonne. Nous nous fîmes conduire sur le sommet du mont Mussy, en passant par la naissance de La Versoix, une des plus belles sources qu'il soit possible de voir ; nous traversâmes l'avenue d'un château, et nous gravîmes ensuite les versants du mont, flanqués de rochers et d'énormes châtaigniers. Nous vîmes les Alpes et le Mont-Blanc briller encore une heure après que le soleil se fût couché pour nous. Peu à peu toutes les autres cîmes s'éteignirent et se plongèrent dans la nuit; le Mont-Blanc seul, avec ses épaulements, brillait encore tout entier au centre du tableau. Plus l'ombre générale augmente, plus le géant s'illumine ; il pa-

raît enfin rayonner comme un astre qui se lève. Spectacle magnifique dont on ne se lasserait jamais, et dont les campagnards eux-mêmes, qui y sont accoutumés, ne parlent pas avec indifférence !

» Divonne n'est qu'un village, mais un des plus beaux de la contrée ; il est situé au-dessous de la naissance de La Versoix. A quelques centaines de pas de la source, entre deux rangs de grands peupliers, on aperçoit la riche façade du magnifique château, qui est comme un diamant posé sur le versant du côteau, dominant un riche vignoble et se trouvant à son tour dominé par mille petits bosquets de différente nature. On trouve à l'auberge des *Balances* de bons lits, une table où l'on sert des truites d'un goût exquis, et, pour la course du lendemain, un guide officieux.

» Nous partîmes, le lendemain matin, à trois heures. Les étoiles brillaient encore de tout leur éclat, et Vénus ne m'avait ja-

mais paru si rayonnante et si belle. On s'élève d'abord par une pente douce et des chemins assez larges, qui permettraient de se faire conduire en voiture sans danger, jusqu'au pied des forêts ; puis, le chemin devient un sentier, quelquefois pierreux, qui serpente au milieu des bois et des hautes herbes. A mesure qu'on s'élève, on retrouve le printemps. Voici les paquerettes et les églantines, les framboises, les myrtilles et les fraises, qui appellent les mains des jeunes filles ; on s'attarde à cueillir des bouquets de fleurs et de fruits. Au lever du soleil, nous sommes encore bien loin de notre but, mais nous sommes assez élevés pour jouir d'un spectacle tout nouveau, que les habitants de la plaine ne sauraient contempler sans ravissement. A travers l'atmosphère la plus pure, nous voyons se dorer peu à peu les hautes montagnes, les collines, enfin, le lac et les vallées. Voilà sous nos pieds les campagnes vaudoises, les villages et leurs clochers

brillants, et les perspectives lointaines que nous découvre le Léman, placé comme un miroir au centre de toutes ces beautés. Nous saluons de nouveau le Mont-Blanc. Sa parure matinale est moins éclatante que celle du soir; mais, depuis ces hauteurs, il nous paraît encore plus grand, parce que les Alpes qui l'environnent s'abaissent bien plus vite devant nous. Nous anticipons sur les plaisirs qui nous attendent; heureusement les bois de sapins reparaissent; ils nous cachent un moment ce tableau, et nous ménagent la surprise.

» Enfin, nous apercevons les premières citernes avec leurs longues branches en équilibre sur un tronc de sapin. On abaisse dans la vaste cuve l'extrémité de la branche qui est munie d'un seau; une grosse pierre, fixée à l'autre extrémité, fait remonter par son poids le seau rempli; on le vide dans un chenal, d'où l'eau coule dans de longs bassins, qui ne sont que de troncs d'arbres creusés. C'est là qu'on

abreuve le bétail. Nous descendons une pente gazonnée, couverte de givre, et nous arrivons au premier châlet. Il s'élève sur une petite éminence, au milieu d'un vallon, situation évidemment choisie pour dominer sur les neiges que les vents entassent dans les profondeurs. Les personnes mêmes qui ont vu quelquefois ces demeures de bergers, éprouvent encore une surprise nouvelle en les visitant. On entre par le laboratoire où se fait le fromage : un foyer creux de pierres brutes, sous une énorme cheminée aux parois de bois, qui s'élève en pyramide tronquée, munie par le haut d'une trappe qu'on ferme plus ou moins, selon le temps qu'il fait, une vaste chaudière à fromage, portée par une pièce de bois enfumée, qui roule sur un pivot, afin qu'on puisse avancer facilement la chaudière sur le feu et la retirer ; une crémaillière de bois, moins grosse, pour d'autres usages, est disposée de la même façon ; sous les lambris grossiers, quelques per-

ches portant des planches où l'on dépose les *serès* (mot technique), c'est-à-dire les fromages blancs, faits avec le petit-lait; le long des parois, des baquets, quelques ustensiles; enfin, autour du foyer, des bancs tout rustiques : voilà ce qui fixe d'abord les regards dans cette agreste demeure. C'est tout à la fois la cuisine, la salle de réception, celle où les bergers se rassemblent et conversent dans les moments de loisir. Du laboratoire, on entre dans la laiterie, où l'on conserve, dans de larges baquets, le lait du soir, pour qu'il repose jusqu'au matin, et qu'il donne sa crême. Du même côté est une petite pièce qui sert de salle à manger; des cuillers en bois de hêtre, artistement sculptées, sont suspendues à la paroi. De cette chambre on passe par le cellier, où l'on serre les fromages; c'est là qu'ils se mûrissent et qu'ils se préparent à faire le voyage des pays lointains, où ils seront vendus sous le nom de *gruyère*. De l'autre côté du labo-

ratoire s'ouvre la porte de l'étable, dans laquelle les vaches, qui sont jour et nuit au pâturage, viennent deux fois par jour seulement, se faire délivrer de leur lait. J'en ai vu quarante-cinq rassemblées dans ce châtet, qui n'est pas un des plus grands. Aussitôt que le seau de bois, dans lequel on reçoit le lait, vulgairement appelé *seillot*, est plein, on le vide par un filtre dans la chaudière; cette masse de laitage écumant est une chose fort belle et fort appétissante à voir. Nous remarquâmes que presque toutes les vaches étaient tachetées de blanc et de noir *(motelées)*. « C'est la mode à présent, » nous dit un vieux berger. La mode! répondit un de nos voyageurs surpris, son empire va-t-il jusque-là? Le bonhomme nous assura, pourtant, que le lait des vaches rouges n'était ni moins bon ni moins abondant, mais qu'on vendrait aujourd'hui, dans ces montagnes, vingt vaches noires plus facilement qu'une rouge. Nous déjeûnâmes

ensuite, selon l'usage, de crême servie dans un baquet de sapin. Quelle crême! Rien de plus délicat et de plus séduisant que cette liqueur onctueuse, fraîche, parfumée; mais aussi rien de plus perfide pour certains estomacs. Il faut surtout que les mauvais marcheurs se gardent bien de manquer à la tempérance; l'air vif de la montagne ne suffirait pas pour détruire l'effet de cette grasse nourriture; ils sentiraient bientôt fléchir sous eux leurs jambes appesanties. Cependant, beaucoup de personnes se trouvent fort bien de ce régime, et il faut être d'une sobriété exemplaire pour ne pas leur porter envie, en les voyant savourer un des aliments les plus exquis que la nature ait produits pour l'usage de l'homme.

» J'ai dit que la prairie autour du châlet était couverte de givre (gelée blanche); un peu plus haut nous ne l'avons pas retrouvé. Les brouillards qui se traînent dans les parties inférieures, expliquent cette

circonstance; au reste, il faut se résoudre à marcher longtemps encore dans l'herbe mouillée : l'air et le soleil ont bientôt porté remède à la chose. De châlets en châlets, nous arrivons sur la hauteur, où les derniers bois de sapins nous abandonnent et nous livrent aux rayons du soleil. Cependant, ces sommets furent boisés autrefois; mais des coupes imprudentes n'ayant laissé que des arbres épars, ils n'ont pu résister à l'action des vents, et surtout de celui du nord. On voit de ce côté les branches nues et desséchées; beaucoup d'arbres périssent et ne seront pas remplacés par une génération nouvelle. On ne recueille pas même les bois morts; ils restent gisants sur les roches dépouillées et ne sont remplacés que par de médiocres pâturages.

» Nous atteignons enfin la crête de la montagne, et nous la suivons en côtoyant un mur sec, qui sépare deux pâturages, et qui, pour nous, sépare deux horizons, le sud et le nord, la Suisse et la France!

Après avoir longé quelque temps cette limite, nous touchons au sommet le plus élevé, où est placé un petit monument en bois, en forme de clocher : c'est le signal de la Dôle. De ce point culminant, dont la hauteur est de 1792 mètres, on contemple, au sud, toute la vallée du Léman, avec la chaîne des Alpes, depuis le Dauphiné jusqu'aux limites du canton de Berne, sur une étendue de plus de soixante lieues. On ne peut essayer de décrire un pareil spectacle ; c'est sur le Jura qu'il faut monter pour avoir la vue des Alpes dans un si vaste ensemble ; à moins de s'élever sur celles-ci jusqu'aux plus hautes cîmes, où peu de personnes osent s'aventurer, on ne peut avoir un panorama aussi complet. D'ailleurs, nous voyons ici, sous nos pieds, la plus belle partie de la vallée : des campagnes immenses qui paraissent des plaines, bien qu'elles soient semées de collines, dont quelques-unes pourraient s'appeler des montagnes ; ces rives admirables et celles

de Savoie encadrent le Léman, qui figure un croissant irrégulier d'un bleu céleste, dont les sinuosités paraissent dessinées par le plus gracieux caprice. Du côté de Genève, le lac se rétrécit et serpente comme un fleuve; du côté de Lausanne, il s'élargit et se développe en golfe spacieux. Le long du rivage, vous apercevez des villes, des bourgades, et, de toutes parts, mille villages dispersés dans les bois et les cultures.

» C'est ici qu'on peut réduire à leur juste mesure ces montagnes qui, là-bas, paraissent sans égales. Toute la première chaîne des Alpes qu'on voit des bords du Léman, Salève, les Voirons, le Roc d'Enfer, la Dent d'Oche, les tours d'Aï, la Dent de Jaman, paraissent maintenant bien petits devant le Mont-Blanc et les aiguilles voisines. Dans cette saison surtout, où les neiges ont disparu de toutes les cîmes inférieures, les autres semblent montrer avec plus d'orgueil leurs neiges éternelles; mais cette

gradation parmi des grandeurs toutes colossales fait d'autant mieux sentir la hauteur suprême des sommets célèbres qui s'élèvent tous à la fois devant le spectateur. Il essaie de fixer sur le papier les lignes principales de cet immense horizon; mais il s'arrête bientôt, fatigué par le modèle éblouissant qui pose devant lui.

» Cette montagne a deux sommets principaux : la Dôle et le Reculet; au-dessous du plus occidental s'ouvre un de ces puits naturels que les gens du pays appellent *Laisenert;* les bergers donnent à celui-ci le nom de *Creux de Mont-Grevé,* d'une profondeur inconnue, mais sans doute fort considérable. Les pierres qu'on y jette retentissent, pendant plusieurs secondes, de caverne en caverne, et s'étendraient, je crois, plus longtemps, si elles ne se brisaient pas. Un jeune berger, qui nous conduisait près de l'ouverture, nous disait naïvement : « Un jour, il y a déjà bien longtemps de ça, on lia ensemble les cordes de

sept montagnes, c'est-à-dire de sept châlets, et un homme se fit descendre par ce moyen dans le creux : au bout de quelques instants il tira la petite corde qui correspondait à une sonnette, et on le remonta. Alors on lui demanda ce qu'il avait vu. — « J'en ai assez vu, » répondit-il, et tout de suite il tomba mort. L'imagination populaire s'exerce là-dessus à plaisir; mais on aimera mieux, si le fait est vrai, l'expliquer sans prodige. Peut-être l'homme intrépide perdit-il courage et fut-il victime lui-même de son imagination troublée.

» Nous quittâmes donc ce jeune berger, et nous descendîmes par la pente septentrionale, sans autre cause de retard que les tapis de fraises, qui arrêtaient par moment nos plus jeunes voyageurs. Enfin, la Combe de la Vasreline s'offrit à nos yeux, avec ses rives, ici sauvages, là couvertes de pauvres cultures et parsemées de maisons isolées, aux tuiles de bois imitant la couleur de l'ardoise. Nous prîmes la grande

route de Genève à Paris, qui traverse le Jura, et nous arrivâmes à l'*Hôtel de la Poste,* dit de *Lavatey*. Nous fûmes surpris de trouver, dans ces lieux, une maison si bien bâtie et si bien meublée; une charmante prairie fermée tout autour par une épaisse forêt de sapins; une fontaine où l'eau nous parut si fraîche qu'elle nous glaçait les dents. Nous nous décidâmes à coucher dans cet hôtel. Nous prîmes le frais sous les sapins jusqu'à onze heures du soir, où nos jeunes voyayeurs nous chantèrent quelques jolies romances que l'écho répétait au loin. Je me rappellerai longtemps cette belle nuit.

» Le lendemain nous nous levâmes de très-bonne heure pour parcourir cette noire forêt de sapins; il était dix heures à nos montres, que nous n'avions encore aperçu, sous les ailes de ces géants, aucun rayon de soleil. Le guide nous avertit que nous étions éloignés de l'hôtel de plus d'une lieue. Nous rebroussâmes chemin,